JULES BRETON 1827–1906

# Jeanne : A la belle étoile

Ils allaient par les champs, par les plaines discrètes,
Gravissant les talus, s'asseyant sur les crêtes,
Seuls dans la liberté, seuls sous le ciel ami.
Le soir les vit encore au sommet du Vimy,
Ayant, du frais gâteau trouvé dans la corbeille,
Fait un joyeux souper à la lueur vermeille.
Ils étaient mollement sur un tertre étendus.
Leurs humides regards, par l'espace perdus,
Dans le divin repos d'une heure enchanteresse,
Erraient tout imprégnés de muette allégresse.
Jeanne croyait sentir son âme s'entraîner,
Comme une aile légère, et doucement planer
Et fuir là-bas, là-bas, vers les profondeurs bleues
De ces clairs horizons qui flottaient à vingt lieues.

Par-delà la Souchez, la Deule et leur bassin,
Par-delà les bois sourds, les villages sans fin,
Les champs fauves et nus, tout hérissés d'éteules,
Les chemins qu'on devine à de longs rangs de meules,
Plus loin que les clochers aigus, de toutes parts,
Tel que sur l'océan des navires épars,
S'élevant, s'affaissant, comme au remous de l'onde,
Aux caprices des plis de l'immensité blonde
Où les trèfles mêlaient leurs carrés verdoyants ;
Au-dessus des lointains d'opale aux monts fuyants
Qui baignaient d'infini leurs transparentes cimes,
Le ciel plein de pâleurs et de rougeurs sublimes,
Éteignait doucement ses feux pris de sommeil,
Et couchait, dans un lit de brume, le soleil.
Refermant ses rayons, mais plus pur dans sa forme,
Grave et rouge tomba, lentement, l'astre énorme,
Ne laissant à la fin, comme un dernier regard,

Qu’une braise vibrant dans l’humide brouillard.

Ils se lèvent enfin, et leur groupe circule
Dans le mystérieux voile du crépuscule.
L’étoile du berger comme un diamant luit
Et, du fond des vallons obscurs, monte la nuit.
Déjà brille, là-haut, un clair croissant de lune.
Nuage enveloppant leur silhouette brune,
Seul bruit dans le sommeil des calmes environs,
Obstinément les suit un vol de moucherons
Flottant, multipliant de plus en plus leur nombre.
Dans ce nuage ailé qui semble être leur ombre,
Ils vont par les sentiers assombris, sans couleurs.
C’est l’heure blonde et brune où de vagues lueurs
Effleurent dans un rêve exquis, lueurs de limbes,
Les êtres ennoblis, laissant de pâles nimbes
S’attarder et trembler à leurs fronts vaporeux ;
Heure immatérielle et chère aux amoureux
Qui ne regrettent pas l’éclat qu’elle refuse,
Car l’âme vibre mieux dans sa brume confuse.
Non, Jeanne n’a jamais laissé, de ses longs yeux,
Tomber sur son ami ce charme merveilleux,
Ces bruns regards luisants dont la pure caresse
Verse dans son cœur vierge une céleste ivresse.

Ils vont silencieux et la main dans la main.
Qu'importe si leurs pas prennent le bon chemin ?
Ont-ils quelque soupçon craintif qui les agite ?
Sachant où va leur cœur, ils trouveront leur gîte.
Douce est d'ailleurs la nuit, le ciel pur et clément,
Chaque minute allume un astre au firmament.
De bizarres buissons et des chardons étranges
Font, au bord des talus, de fantastiques franges.
Le réel a fait place au fantôme trompeur.
Jeanne sent que Bruno frémit : est-ce de peur ?
Non, ils ne craignent pas les mystères nocturnes :
Ces spectres menaçants, tordus et taciturnes
Sont de vieux familiers ; dans ce démon gisant
Avec sa grande corne et son museau luisant
Qui grimace, là-bas, au fond de l'ombre accrue,
Au bleu rayon lunaire, ils revoient la charrue.

Sans songer à la route ils allaient. Devant eux,
Dans la nuit se dressait un tas noir et douteux.
Ils distinguent bientôt que son mystère enferme,
Dans des rameaux touffus, les pignons d'une ferme,
Et son étable basse et son vaste grenier,
Et, dominant le tout, le massif pigeonnier.
Son haut toit portait deux girouettes dont l'une
De ses dents de requin semblait mordre la lune.
Et Bruno dit alors : « Je ne reconnais pas
Cette ferme, bien sûr, nous égarons nos pas. »
Et dans les champs déserts ils s'enfoncent encore.
Un reste de rougeur dont l'Occident se dore
Leur laisse deviner où l'astre s'est couché.
Ils marchent ; le village, à leurs yeux, est caché
Dans un pli de terrain vers la zone indécise
Où le jour, refoulé par la nuit, agonise.
Mais, dans l'obscurité qui recouvre les champs,
Leurs pas, par les sillons, se heurtent, trébuchants ;
Tout est noir : la lueur du lointain les aveugle.
La ferme est déjà loin, et le taureau qui beugle

Ne leur apporte plus qu'un murmure amorti.
Le désert, le désert, — et le bourg pressenti
N'apparaît nulle part, et la dernière teinte
Qui rougissait encor l'Occident s'est éteinte.
Plus de guide ; partout des horizons fermés.
Les feux du firmament se sont tous allumés,
Et la traîne lactée, ouvrant sa banderolle,
Déroule dans l'éther sombre sa clarté molle.
Tout est lointain et tout est proche. Le buisson
Emprunte à l'infini sa claire floraison ;
Tout flotte vaguement, sans forme et sans limite :
Le ciel, à ras de terre, obscurément palpite.

Ils vont, ne sachant plus où porter leurs regards.
Jeanne s'est appuyée à l'épaule du gars,
Pesant de tout son corps sur le bras qui l'enlace :
« Mon Bruno, j'ai sommeil, dit-elle, je suis lasse ;
« Couchons-nous et dormons sous le ciel étoilé ;
« Voici fort à propos encore un champ de blé
« Dont le maître attardé n'a pas rentré les gerbes ;
« Rien n'est à craindre ici, les astres sont superbes,
« Douce est la nuit. » — Le gars aussitôt établit,
A l'abri d'un talus, la paille en large lit :
« Des blés en ce moment, mais c'est une trouvaille, »
Dit-il, en étendant quatre gerbes de paille.
Jeanne y couche son corps allongé, lentement,
Et murmure, les yeux dans l'éblouissement :
« Que je suis bien ici ! ces millions d'étoiles
« Sont comme autant de trous clairs à travers les voiles
« Qui cachent à nos yeux le divin Paradis… »
Et, divaguant bientôt dans ses sens engourdis,
Elle voit tournoyer, vertigineuses rondes,
Tournoyer, dans l'éther affolé, tous ces mondes,
Et flotter et danser comme des feux follets,
Puis tomber… et sa main en joue aux osselets…

Or, Bruno, les genoux et les coudes à terre,

Se prosterne devant l'adorable mystère
De ce corps virginal endormi dans la nuit,
Et dont le souffle exhale à peine un faible bruit,
Dans le recueillement de l'ombre et du silence,
Tel qu'un soyeux frisson d'avoine que balance
Le printemps qui l'effleure en son vol amoureux
Et le gars, appuyant ses oreilles au creux
De ses mains, écoutait cette haleine plus douce
Qu'un frôlement léger d'oiselet sur la mousse.
Et muet, le cœur plein d'un radieux espoir,
Il dévorait, d'un œil ardent, cet ange noir
A peine deviné sur la couche de paille
Où flotte une apparence obscure de grisaille.
Et son cœur, dans la nuit, rayonnait de soleil ;
Car ce cœur n'a jamais rêvé rien de pareil :
Être ainsi son gardien, la nuit, seuls dans la plaine,
Et l'entendre dormir ! boire sa pure haleine !
Elle n'a point parlé, mais elle est bien à lui !
Aux lueurs de ses yeux, le mauvais rêve a fui.
Délicieuse nuit d'extatique oubliance !

Il reste là, longtemps, n'ayant plus conscience
Des chagrins d'autrefois, ni du temps qui fuyait,
Et puis, leur lumineuse enfance irradiait :
Il revoit leur passé, leurs jeux et cette grange
Où Jeanne, tout à coup, prise de haine étrange,
Avait jeté sur lui ce regard courroucé,
Ce regard qui l'avait si longuement blessé !...
A ce ressouvenir son ardeur qui redouble
Agite tant Bruno qu'il a peur de son trouble.
Il se lève et gravit d'un élan instinctif
Le talus où commence à fraîchir un air vif.
Une faible lueur de l'Orient émane,
Annonçant l'aube. Alors Bruno revient vers Jeanne,
Et, sans que son sommeil d'enfant en soit troublé,
Il étend sur son corps une gerbe de blé,
Et puis à ses côtés doucement il se couche.

Les champs gris s’estompaient d’un soupçon de jour louche.
Sous les astres pâlis, dans le noir moins profond,
Déjà, très faiblement, sur le rêve du fond,
Se dressaient les fourneaux d’une briqueterie.

Point du jour, ô charmeur ! ô lueur attendrie !
O lueur idéale errant sur un front pur
Qui dort, mi-baigné d’ombre et de naissant azur !
Ineffable regard que glisse l’aube proche !
O douceur caressant la candeur sans reproche
Sur le tremblant profil d’une vierge aux yeux clos,
Plus vague qu’une fleur fermée au fond des flots ;
Premier baiser du jour, loin de tout œil profane,
Ton mystère effleura les premiers traits de Jeanne !